JULES BRETON 1827–1906

Jeanne : Le champ de trèfle

Donc il est à Vimy, ce blond fils de l'Artois,
Courbé sur son labeur, depuis bientôt trois mois,
Poursuivant le combat de la brûlante lice,
Goûtant, dans la rigueur même du sacrifice,
Je ne sais quelle rude et mâle volupté.
Sa nature se trempe aux flammes de l'été,
Et luttant, tout le jour, dans cette arène fauve,
Elle puise au soleil l'âpre vertu qui sauve.
Son cœur n'a pas trouvé la paix de prime saut
Et sa raison repousse encor plus d'un assaut,
Car, sous un front d'airain que le hâle basane,
Il conserve toujours l'ardent culte de Jeanne.
Dans ses yeux, toutefois, par instants, un regain
D'enfantine gaîté reluit. Ardent au gain,
Dans aucun cabaret jamais il ne s'égare.
Parmi ses compagnons il passe pour avare ;
Il n'en a point souci. S'il redouble d'élan
Au travail, à l'épargne, il a son noble plan.
Il veut devenir riche, oui ! mais c'est pour qu'Angèle
Ait la vieillesse douce et que Jeanne soit belle :
Éblouissants bonnets, rubans et boucles d'or,
Il rêve tout cela pour elle et plus encor…

Et puis il faudra bien que la fillette l'aime !
Le pouvait-elle, alors que, traînard au teint blême,
Dans la fainéantise on le voyait croupir,
Poussant, comme un ramier, son éternel soupir ?
Les filles de nos champs méprisent la mollesse.
C'est ainsi que, craignant les retours de faiblesse
Qui, parfois, dans l'exil attendrissaient son cœur,
Le franc Bruno s'excite à son rude labeur,
En poussant sa brouette aride dont la roue
Sanglote son refrain monotone et s'enroue.

Il est midi. La sieste au silence de mort,
Les yeux lourdement clos, la bouche ouverte, endort
Des groupes allongeant leurs formes étendues
A l'ombre des séchoirs dont les crêtes ardues
Coupent le sol en feu d'un long ruban obscur
Qu'on dirait oublié, par la nuit, sous l'azur.
Ils gisent dans leur pose inerte, inquiétante :
Ainsi, les yeux éteints dans l'orbite béante,
Après l'ardent combat, les cadavres épars
Dorment au pied désert des aveugles remparts.
Ces vaincus du travail demandent à la terre
Un lit rude où puiser un repos salutaire,
Dans l'immobilité du jour silencieux,
Et l'oubli, cet ami des pauvres soucieux.

Bruno n'est point parmi ces gens ; son goût agreste
L'entraînant au dehors, il va faire la sieste
Au bord d'un champ de trèfle où de maigres ormeaux
Opposent au soleil quelques grêles rameaux.
Un peu d'herbe, à leur pied, rend la couche moins dure.

Ce trèfle émerge, ainsi qu'un îlot de verdure,
De l'éteule laissée alentour par les blés,
Dont les fétus luisants, de rayons clairs criblés,
Allument dans l'espace un vrai lac de lumière.
Là, Bruno s'est couché, les pieds dans une ornière.
Hier il y vint dormir, il y viendra demain.
C'est que, tout près du champ, passe le gai chemin
Qu'il regarde s'enfuir dans un pâle sillage,
Et qu'il prendra le jour du retour au village.

Lorsque la plaine est nue, ils sont vraiment très beaux,
Ces chemins aux gazons rasés par les troupeaux,
Où s'éparpille encor toute une flore frêle,
Où les lourds papillons de nuit vibrent de l'aile,
En tombant des ormeaux pour neiger sur les fleurs,
Où l'aube des étés répand ses derniers pleurs ;
Où, proscrite des blés, l'intrépide cigale,
Ivre encor, fait tinter et frémir sa cymbale
Dans un suprême amour ; où l'austère chardon,
Sur l'aile du vent, laisse aller à l'abandon,
De sa tête vieillie et libre de souillure,
En longs flocons soyeux, sa blanche chevelure.
Tels sont ces beaux chemins aux bords touffus et verts,
Quand les champs, alentour, sont chauves et déserts.

Or, Bruno ne dort point aujourd'hui, car son âme
Perçoit, dans l'air subtil, un esprit qui l'affame,
Plus vague qu'un parfum lointain de fenaisons :
C'est cet avant-coureur des nouvelles saisons,
Esprit insaisissable et pourtant énergique,
Qui, pénétrant les sens, charme périodique,
Les fait soudain vibrer de joie ou de douleur ;
C'est cet esprit obscur, mais si clair pour le cœur,
Qu'on se demande, alors, si l'aveugle matière
Ne se souvient pas plus que l'humaine lumière.
La Nature, jamais, ne prend d'aspects nouveaux
Sans jeter un grand trouble au fond de nos cerveaux :

C’est encore l’été, mais la chaleur plus ferme,
Un azur plus discret montrent l’automne en germe.
Ce simple fait, groupant des souvenirs épars,
A fait revivre un monde au cœur du jeune gars,
Et soudain il s’écrie : « Ah ! je veux revoir Jeanne ! »
Sa mémoire, aussitôt, tend les ailes et plane
Sur l’ancien bonheur que lui-même il a fui.
Il répète : « Je veux la revoir aujourd’hui ! »

Et, les pieds dans l’ornière et le dos au tronc d’orme,
Bruno voit apparaître, au loin, encore informe,
A ses regards errants dans l’espace endormi,
Un point brun, une mouche à peine, une fourmi,
Cela flotte, confus, car une chaude houle
Palpite à l’horizon comme une eau qui s’écoule.
Bruno, de ce côté, tend son regard subtil :
Ce point mystérieux marche vite : où va-t-il ?
Il reparaît, grandi, mêlé de blanc, de jaune.
C’est une fille… et jeune à coup sûr et d’un port,
Dans sa marche rythmée, étonnamment accort.
Or, c’était ravissant de surprendre ainsi, seule,
Une fillette en fleur par le désert d’éteule,
Et, se dissimulant, le jeune briquetier,
Se coulant dans l’ornière, y sombre tout entier ;
Un massif de chardons cache sa blonde tête.
Il la voit s’approcher dans ses habits de fête :
O ciel ! serait-ce Jeanne ?… Il hésite… et, soudain,
Du fond de son ornière, il bondit comme un daim.
« Jeanne ! » c’est le seul mot qu’en son ivresse il crie.
Elle, se retournant, accourt, tout ahurie,
Et sa bouche ne jette aussi qu’un nom : « Bruno ! »
Jumelles voix d’argent dont le sonore écho
Redit, sous le soleil, la note printanière
Qui vibre et se prolonge au loin dans la lumière.
Et Bruno, secouant le cruel embarras
Qui l’empêchait jadis, enlace dans ses bras
Jeanne qui, libre aussi de ses vagues alarmes,

Frémit sous ses baisers mouillés d'ardentes larmes,
Car le bonheur suprême et les grandes douleurs,
Trop prompts à s'épancher, ne trouvent que des pleurs.

Oui, c'est elle ! sa Jeanne ! Il la touche, il l'acclame !
Et, les yeux grands ouverts, et grande ouverte l'âme,
Il la sent pénétrer son être et vivre en lui.

« Non, je ne durais plus, je partais aujourd'hui,
Lui dit-il, et voici que tu me viens toi-même ! »
« Nous avions nos cœurs pleins d'inquiétude extrême,
Reprend Jeanne, et grand'mère enfin m'a dit, hier soir :
« J'ai vu Bruno bien triste en rêve… va le voir,
« Car, pour faire un chemin si long, je suis trop vieille. »

« Puis, au départ, elle a mis dans cette corbeille
« Une galette avec un flacon de liqueur.
« Ce matin, au réveil, comme il battait, mon cœur !
« Plus j'approchais d'ici, plus il battait de joie !
« Mais tiens-toi donc tranquille, au moins, que je te voie !
« Comme te voilà brun, et robuste, et plus grand,
« Et plus… beau ! Mon Bruno, chez nous nul ne comprend
« Ton si brusque départ… C'est vrai, j'étais méchante ;
« Oh ! bien méchante, va ! J'avais peur ! Quand je chante,
« Sais-tu que, depuis lors, c'est pour ne pas pleurer ?
« Je suis méchante, oui ! Je ne puis endurer,
« Sans vengeance, de voir Thomas jeter l'injure,
« L'infâme, aux pauvres gens pour qui la vie est dure ;
« Mais méchante pour toi !… Reviens à la raison.
« Rapporte le soleil dans la triste maison.
« La grand'mère aussi pleure… Elle n'est plus solide,
« La pauvre âme !… Ah ! combien notre manoir est vide ! »

Bruno joignait les mains comme pour l'adorer.
Il restait là, muet, toujours à dévorer,
De ses yeux éblouis que le charme écarquille,
Le merveilleux minois de ce beau brin de fille,
Et l'oreille enchantée au timbre de sa voix.

Se peut-il que l'on change à ce point en trois mois !
Sans doute, chez Bruno, la mémoire altérée,
A force d'y songer, l'avait défigurée,
Car il ne savait pas tant de souple rondeur
A son col délié, ni tant de fauve ardeur
Dans ses yeux où la nuit laisse briller de l'ambre.
Elle est plus svelte encor ; sa taille, qui se cambre,
Sur sa hanche plus forte ondule mollement.
Son âpre lèvre a pris la rougeur du piment.
A l'abeille éveillée enfin la nymphe cède.
Le village, à présent, ne la dira plus laide,
Car Jeanne est arrivée à l'âge glorieux
Où le charme au soleil chante victorieux,
Et met un nimbe ardent au front pur de la vierge,
Où du bouton ouvert la fleur première émerge ;
Age d'or et d'azur qui mêle, triomphant,
Les splendeurs de la femme aux candeurs de l'enfant.

Bruno croit respirer un arome sauvage,
Source d'ivresse comme un capiteux breuvage.
Mais Jeanne est si naïve en son pudique aspect,
Qu'il se sent dominé par un fervent respect.

Il se calme et lui dit : « Sur cette herbe fleurie,
« Assieds-toi ; tu vois bien cette briqueterie,
« C'est la nôtre. J'y cours, et, dans quelques instants,
« (Au diable le travail !) je te retrouve, attends. »

Il reparaît bientôt, en effet, il arrive
En disant : « Jeanne, viens, ta faim doit être vive.
« Viens là-bas dans le bourg : un calme cabaret,
« Tenu très proprement, offre un abri discret,
« (Car on le voit toujours très désert à cette heure)
« Où tu pourras trouver du pain, du lait, du beurre
« Qui réconforteront tes membres fatigués.

« La route m’a fourni les sources et les gués
« Pour boire, reprend Jeanne, et dans une jachère,
« A l’ombre d’un tilleul, j’ai fait très bonne chère
« D’un petit pain mêlé de seigle et de froment.
« Aux lisières des bois, d’ailleurs, à tout moment,
« Aux crêtes des fossés pleins de folles ramures,
« Pendaient, tout noirs de fruits, de longs buissons de mûres
« Où s’abattaient, jaseurs, gourmands et guillerets,
« Des verdiers, des pinsons et des chardonnerets
« Sautant, rebondissant dans leur courte volée,
« Et, comme les oiseaux, je me suis régalée. »

Et, Jeanne reposée, ils vont à travers champs,
Enlacés côte à côte, heureux, leurs fronts penchants
Inclinés l’un vers l’autre afin que leurs pensées
Soient, dans le cœur ami, plus aisément versées.

Ils glissent doucement, l’œil dans l’âme, au hasard,
Frôlant les liserons d’un pied lent et traînard,
Et parfois arrêtant leur idée absorbée
Au brusque avènement d’un brillant scarabée
Qui, pris de peur, s’effare et redouble d’essor
Dans sa course boiteuse : un mince filet d’or,
Sous ses élytres verts, émeraudes de l’herbe,
Découvre la splendeur de son ventre superbe.
Ils se disent des mots simples, indifférents.
Leurs cœurs vont au hasard comme leurs pas errants ;
Mais, dans la douce extase où s’égare leur âme,
L’innocence les sauve. On peut, laissant la rame,
Sous le vent calme et pur d’une clémente mer,
Se livrer, sans danger, aux longs flots d’outremer :
Tels, dans l’imprévoyance, ils vont à la dérive,
Désirant ne jamais apercevoir la rive
Et n’ayant pour seul but que le prolongement
De ce rêve d’élus, de ce ravissement
Qui berce leurs cœurs pleins d’ineffable accalmie.

Puis, tel que dans la plaine immobile, endormie,

Un vent soudain qu'éveille un secret aiguillon,
Emporte sous l'azur son fauve tourbillon
Tournoyant vers le ciel dans sa chaude spirale,
Tel au cœur de l'heureux Bruno, par intervalle,
Un tourbillon d'amour se lève et, s'exaltant,
Monte en trombe enflammée à son front palpitant.
Sa voix émue, alors, résonne plus vibrante
Ou bien tremble, confuse, à peine murmurante.
Puis calmé de nouveau, tant mobile est le cœur,
Dans la femme adorée il retrouve la sœur,
Il retrouve l'enfant. On cause du village ;
Les mots sautent, rieurs, dans un clair babillage.
Jeanne raconte, elle est belle d'entrain moqueur :
— C'est le chantre ayant bu qui, tombé dans le chœur,
A dit à son curé, de son épaisse langue :
« Relevez-moi, puis vous ferez votre harangue ! »
Pour le punir, avant quatre mois accomplis,
Le curé lui défend de mettre son surplis.
Il fallait voir, alors, combien il était drôle,
Lui dont la vanité ne quittait pas son rôle,
Bien qu'il se démenât comme un diable d'enfer,
Son dos frottant la dalle et ses pieds fauchant l'air.

— C'est Claire, c'est Anna, Bruno le sait, des gueuses,
Qui venaient, l'autre jour, au milieu des glaneuses,
Non plus sous des haillons en lambeaux, pour glaner,
Mais, dans des falbalas pompeux, se pavaner,
Et ne rougissant pas, les sottes péronnelles
(Car ça craint le soleil), de tendre des ombrelles.
Dieu ! comme on les huait de rires et de cris
Dont elles n'iront point se vanter à Paris !
— Puis enfin c'est la plus étrange des nouvelles,
Voici : Jeanne était seule à lier des javelles,
Les autres moissonneurs, ayant abandonné
Leur travail, s'en étaient allés vers le dîné ;
Et tandis qu'acharnée à terminer sa tâche,
La pauvrette liait les gerbes sans relâche,
Elle avait vu, soudain, apparaître à ses yeux,

Auprès d'elle, une dame au charme merveilleux,
Très sombre sur les blés enflammés de lumière.
Ses prunelles de jais, sous leur large paupière,
Arrêtèrent longtemps leurs regards obstinés
Sur l'enfant dont les yeux se troublaient, fascinés.
A la chaleur passant dans l'air bleu par bouffées,
Au plein midi tout dort, et l'on dit que les fées
Aiment ce grand silence où chante le grillon.
Or, Jeanne, vaguement, pensait à Cendrillon,
Car plus loin, sur la route, un superbe carrosse
Est arrêté. L'évêque, alors qu'il tient sa crosse,
Est moins majestueux que, son fouet à la main,
Le cocher. Les chevaux piaffaient sur le chemin,
Ruisselant de sueur, secouant leur écume,
Et dans le ciel de flamme et sur les fonds sans brume,
Midi brûlant et lourd épandait sa torpeur.
La dame a dit : « Venez, Jeanne, n'ayez point peur,
Je t'aime ! » Et de ses bras qui l'avaient enlacée
Jeanne s'était sentie ardemment embrassée.
Elle resta stupide… et, de ses yeux troublés,
Vit l'attelage fuir, tout noir, parmi les blés.